

Maurice Bellet : Le meurtre de la parole ou l'épreuve du dialogue (Bayard 2006)
Résumé des affirmations principales.

La nécessité humaine : L'humain doit se créer une humanité, un ordre où la vie est possible, qui le préserve de la destruction extérieure et intérieure en la violence qui est en lui qui veut tuer son humanité. Cela se traduit par le meurtre de la parole. Et par l'urgence du dialogue, d'une mise en évidence « du désordre absolu de l'inhumain, ce chaos des terreurs et fureurs hors de tout contrôle qui est au cœur de nos angoisses (p.15) » qui finalement interdit tout consensus universel.

L'impasse du dialogue : d'un côté l'autre est chemin d'humanité dans et par le dialogue, mais comment l'accepter sans le vomir, le dévorer ou l'absorber ? De l'autre, la nécessité humaine devrait être ce qui nous tient au-dessus de l'abîme, quête de Vérité. D'un côté écoute, accueil sans jugement, présence et de l'autre parole sans compromis, concessions ou faux-semblant !

La solution : exige un grand renoncement : il faut perdre toute prétention à la maîtrise, entrer plus simplement dans la relation, dans « le mouvement qui ne peut s'arrêter, car la Voie et la Vérité demeurent insaisissables : nous n'avons que leur action en nous, qui ne cesse, dans l'écoute et la parole, et dans le travail de vie, de nous déloger de tout établissement qui serait arrêt. C'est la chute acceptée de l'universel – tel qu'il fut rêvé dans le grand fantasme d'Occident (p.26) ».

La désappropriation : puisque la Voie et la Vérité me parle d'abord par leur action en nous, il va falloir me faire écoute radicale, non- savoir et non-maîtrise, et en même temps m'exposer, dans ce qui fait mon chemin, ma demeure, et dans le risque et l'épreuve de la désappropriation. Un chemin d'extrême humilité.

Le sujet en partage : ce chemin nécessite de clarifier qui est Je en relation, le contenu de la relation, ses limites et ses possibilités compte tenu du théorème d'incompétence (qui nous fait aborder des questions dont on ne pourra même pas avoir de réponses certaines) ; lui préférer une proposition du possible, un sujet en partage, à la fois essentiel et en lui, dans les deux sens : ce que je dis va vers l'écoute de qui-est-avec-moi ; la parole de qui-est-avec-moi m'habite dans ce qui me fait sujet (p42).

Le dialogue intérieur : pose la réalité ambivalente du dehors et du dedans, dans lesquels peut se dire pourtant et poindre la réalité de ce désordre de l'inhumain comme de tout ce qui parle en moi dans ma parole humaine. Il ne peut y avoir en ce sens d'égalité dans le dialogue ou de symétrie : il y a ce qui parle avec plus ou moins de violence. La parole aussi ouvre sur la violence.

Le malaise, la foi critique : Qui suis-je comme sujet partageant-partagé dans la relation à la nécessité humaine ? Face à l'immensité ? Dans la persistance de la vérité qui se donne à connaître dans la disposition à l'entendre qui coïncide avec une recherche obstinée ? Le fil conducteur demeure la désappropriation, mais en témoignant d'un à part, je crée la séparation d'avec l'autre, à l'intérieur même de choix qui pourraient contenir d'autres possibles. Voilà deux hommes en moi : celui qui veut se tenir au présent du dialogue, dans la libre-pensée qui naît en lui, et celui qui se sent renvoyé à un déjà-là qui sépare et enclot, alors qu'il devrait inspirer le goût de la présence, de l'accueil, de l'écoute. Ici, la désappropriation signifie une distance avec la controverse, la volonté d'avoir raison contre l'autre, ou le procès qui mène à la guerre. Et plus encore l'exercice d'une foi critique qui se vit au second degré dans la conviction qu'il y a en la foi une telle puissance de vérité qu'elle peut affronter toute vérité, y compris celle qui la met en cause dans les assauts répétés de la modernité. L'être-en-dialogue ne se perd pas dans la facilité de l'accord immédiat : il est quête de cette vérité qui n'épargne personne pas même soi-même...

L'insupportable prétention : l'Evangile est bonne nouvelle, amour qui couvre tout, espère tout , endure tout, qui fait de celui qui s'en réclame un passage de cette énergie qui régénère l'humain de l'homme jusqu'à lui donner dignité divine. Après le Christ – l'envoyé d'en-haut – la figure est celle de l'apôtre. Ici la parole n'est pas dialogue : elle est Vérité qui entend être écoutée et suivie, chacun en a la puissance sans en avoir la maîtrise. Mais il y a une violence implicite qui s'exerce sous la parole amour et bonté. La relation devrait garantir à l'autre le pouvoir premier d'être qui il est et non l'objet de l'amour. L'amour dévorant ne peut être autrement sans gommer le jugement : est sauvé celui qui croit, et perdu celui qui ne croit pas, même si la fonction n'est pas de terrifier, mais de réveiller, délier, conforter, réjouir. Il faut bien que soit dénoncée l'horreur du meurtre, de tout ce qui avilit et

détruit l'homme ; l'amour vrai n'est pas douceâtre et complaisant (p.70). Il y a bien malaise entre ce que réclame le dialogue, et la prise au sérieux de la foi.

L'élimination créatrice : dans sa dynamique propre, l'Évangile ne peut pas se faire désappropriation, il se fait possession et savoir de la Voie ineffable. Pour qu'il puisse y entrer, il faut un reversement de la bonne nouvelle inscrite dans le souci d'humanité, un refus profond, irrésistible, de ce qu'aucun homme ne soit brisé ou perdu (p.76), à la façon dont Paul se faisait tout en tous. Alors la parole devient parole inaugurale, première, donatrice, qui ouvre à tout humain l'espace de la dignité d'être, la fin des servitudes, la mort de la faute et de la mort- jusque-là (p77).

La découverte, le retournement : quand vient la parole inaugurale, l'apôtre s'en va, l'évangile est dépossession de l'évangile, qui nous ramène au principe premier : le meurtre du porteur de la Parole de Vie, nous plonge dans la puissance de ce non dont la violence ne peut être combattue par une contre-violence. La parole devient silence sans compromission ni complicité avec ce qui meurtrit et tue. En tension avec la parole jubilatoire qui sait qu'il est donné aux hommes de faire jaillir la source qui se tient en leur cœur. En acte et en agir, maintenant. Jamais un contenu de doctrine face auquel il faut toujours rester dans une vigilance extrême et définitive.

La défaillance : le risque demeure toujours et néanmoins la maîtrise de la désappropriation dans le retour au christianisme culturel (savoir et pouvoir explicatifs).

Le grand silence : la volonté de traduire en langage chrétien induit le langage de la séparation, et avec lui une fausse assurance qui conduit au déchirement : je ne puis éviter la séparation et l'exclusion de l'autre et être dans l'impératif de ne point induire de séparation que réclame le vrai dialogue. Je traduis tout en ma langue, j'aborde tout en mon lieu, en ma foi. Et je me condamne à une non-parole, au silence confronté à la cruauté, au meurtre de la Parole, à cette violence à l'œuvre. Il va bien falloir traverser le désert.

Le porche, la transgression de l'impossible : Que devient le dialogue dans ce silence où semble mort le dialogue radical ? Le silence montre le dés-humain si présent, il manifeste le bruit économique-technico-scientifique ; il pénètre le dialogue intérieur là où la parole essentielle est meurtrie, et il devient alors transgression de l'impossible ! A l'opposé de la pensée dominatrice qui sait et régit, cette parole est toute en humilité ; elle fréquente l'en-bas, elle ouvre dangereusement les portes closes et oubliées en osant se rapporter au Verbe crucifié, à la Parole originaire anéantie dans le Meurtre.

La faim : alors elle devient faim, quête de parole, écoute de ce qui se trame en l'instant et en soi-même. Une faim de ce qui fait notre irrésistible grandeur humaine, sans illusion, sans l'illusion de croire que nous sommes sans illusion ! Marcheurs en la ténèbre cherchant la lumière qui osent dire ce qui lui vient, sans savoir jusqu'où ça va. ça parle : personne n'est exclu, nul n'est pris ou confisqué, vomis ou dévoré ; plus rien n'exige la destruction ; on se tient dans le dénuement, dans le don d'une présence qui nous précède.

La disposition pure : Ce qui m'en reste — en ce moment-ci —, c'est une disposition pure. Une pure disposition d'écoute, c'est-à-dire (le présence, d'être là-près-de, sans rien revendiquer ni prétendre ; sans prétention de parole ni d'écoute. Une disposition à être, tel que je suis pour qui-est-là, témoignage qu'il n'est pas seul, qu'il est humain parmi les humains, « un parmi d'autres », qu'il peut réellement être là, sans jugement à subir, sans rien à fournir, dans une gratuité parfaite. Voilà la seule parole que je puis dire avec ou sans mots (et par des mots peut-être tout banals d'apparence) ; l'humble résonance que je puis donner à cette parole première qui ouvre l'humanité de l'homme ; une sorte d'amour tellement humble qu'il ne vient pas à l'idée de le nommer amour.

Et sans prétention à cela même!

Et à cette disposition pure, il n'y aura rien à ajouter — rien. Je ne puis que purifier cette disposition, car elle est en moi fortement impure (p.101). Le grand silence défait les murailles de la sagesse, de la morale, des traditions ou de la pulsion que ne contrôle plus la raison, il brise ce qui protégeait de la violence.

Les voix : Qui parle ? Qu'est-ce qui va se donner à entendre dans le silence ? La parole forte est renvoyée à la nuit. Habité par la faim et la douleur, je peux entendre ce qui va parler, maintenant que je suis hors d'état de faire taire. Les voix parlent : dans le silence est morte toute prétention du discours-qui-sait, il les a libérées, elles sont hors de toutes censures, violence, haine de tout ce qui empêche de vivre, désir illimité qui n'en a rien à fiche des théories du manque, du surmoi ou du désir : une faim abyssale qui veut l'amour, non pas le plaisir ou la jouissance, mais la présence, le don de vie commune et partagée. Ouverture à l'in-ouï, naïve et désarmée. Hors de toute prise et maîtrise ; chemins et rencontres. Présence dans l'en-bas de la misère humaine. Il ne plane pas, en imagination, en rationalisation, au-dessus de l'effroyable dureté du monde. Il traverse le mur, il est dedans sans s'en faire complice, sans en dépendre – intact (p.109). Dans la disposition pure qui se fait entendre par sa propre force.

La critique absolue : dès que parue, la disposition pure ne tolère aucun relativisme ; elle appelle sans cesse la désappropriation la plus vive ; elle est violence et dureté envers la puissance de mort qui avilit et décompose l'humanité des humains. Mais elle est en même temps parole aimante qui vient aimer jusqu'en l'inhumain des humains. Elle est donc par-delà toute misère et toute faute ; critique de tous les supports ou doctrines ; accueillir qui tu es, c'est recevoir et c'est don ; donner qui je suis c'est recevoir. Il s'agit de se tenir en cette extrême humilité et dépossession, dans la contestation de ce qui est limité, meurtri, marqué de nos faiblesses, en un combat désarmé qui annonce l'aurore.

La fin du malaise : est présence, consentement à l'unique et inaccessible Voie où s'origine l'humanité ; refus de la dilution dans un pseudo-dialogue qui est confusion et rabaissement, ou violence inévitable de conviction qui s'affronte...

Les trois instances du dialogue : L'écoute. L'écoute première et ultime écoute tout, elle supporte l'humain en entier, la vérité ou la douleur qui l'habite, elle écoute la lumière en cette foi qu'elle demeure en chacun-e, fut-elle enfouie sous la cendre ; elle accueille le don précieux de l'autre qui est là , parfois jusqu'en une présence douloureuse ; elle est alors silence dans lequel croire peut se transmuter.

La parole donnée : en rester là serait rester à distance. Dans le silence naît, en humilité et désappropriation, ce qui parle en moi, je le donne comme un festin de la Sagesse, une proposition du possible qui a sa propre puissance.

La parole tranchante : Comment cette libre-parole, cette dé-contrainte peut-elle s'accorder avec la critique absolue ? Elle le fait par le refus de voir les humains s'engloutir dans la mort qui transforme la vie en enfer ; alors la parole devient brûlante, feu, appel à la vie qui ne se compromet plus, ne pactise plus, ne mesure plus (p.131) ; elle reste parole aimante qui ne peut se résigner à ce qu'un seul soit perdu ; elle fait lever une exigence, elle est rigueur mais pour condamner personne, au contraire pour donner à qui l'entend la grâce, la puissance, le salut. Dégagement qui augure la présence divine sans forcément la nommer au nom de la nécessité humaine, de l'urgence toujours vive de nous séparer de la destruction, du grand meurtre de la parole. Il y a l'éveil, le pur éveil, le don pur, corps-esprit-âme, dans le franchissement du néant meurtrier dont toutes les peurs son hantées, là où tout est pardonné. Violence originelle de la faim en amont de toutes les violences, ce qui ad- vient comme une rencontre que je ne produis pas, présence réelle qui délie de la possession, espace qui fait que chacun est pour l'autre don pur.